

Petite conversation sur le monde

S'intéresser au monde, envoyer promener ses idées, débattre des grandes questions d'actualité: tel est l'objet de ce rendez-vous sans prétention pour lequel Jean-François Rial, président de Voyageurs du Monde, reçoit à chaque numéro un invité. Rencontre avec la journaliste Flore Vasseur.



Flore Vasseur avec Jean-François Rial.



Flore Vasseur.

Journaliste, auteur de documentaires et écrivain, l'altermondialiste et ancienne HEC Flore Vasseur est surtout une infatigable voyageuse arpentant la planète en quête de nouvelles idées pour changer le monde. Révélée par son roman *Comment j'ai liquidé le siècle* sur le monde de la finance, suivi d'un thriller politico-financier, *En bande organisée*, celle qui s'est fait la porte-parole des empêcheurs de tourner en rond apporte un regard neuf sur l'actualité du monde. C'est donc tout naturellement que *Vacance* l'a invitée à partager cette deuxième "Petite conversation".

"Jean-François Rial : Écrivain, scénariste, productrice, entrepreneur, comment vous définissez-vous ?

Flore Vasseur : Je me définirais comme une auteure au sens large. Pour communiquer mes idées, je suis toujours en quête du format idéal : roman, reportage, film. Paradoxalement, l'exercice est de plus en plus difficile. Le système médiatique est surtout pollué par le bruit. S'il est simple de trouver une belle histoire, la faire connaître devient un challenge. L'implication devient physique. Je me sens ainsi comme un troubadour qui collecte à un endroit, raconte à un autre, rencontre et apprend, tout le temps.

JFR : Comment passe-t-on d'un profil calé sur la méritocratie - HEC, créatrice d'entreprise dans le consulting - à celui d'égérie de l'altermondialisme ?

FV : C'est un processus marqué dans le temps. La première phase de ma vie est effectivement calée sur un modèle actuel de réussite - qui d'ailleurs est en train de s'effondrer. À 24 ans, je pars à New York monter une start-up en pleine bulle Internet. Le 11 septembre 2001 marque alors la grande coupure. Perchée sur un toit de la Cinquième Avenue, j'observe une tour en flammes dans laquelle, quelques mois plus tôt, j'avais mes bureaux. Je vis ce drame de l'intérieur, visualisant les gens que j'ai côtoyés, ceux atterrés qui m'entourent. Derrière la peur se cache alors un autre sentiment, que je mettrai plusieurs années à analyser : celui d'avoir contribué à un système totalement obscène.

JFR : Cette confusion des sentiments marque donc le grand tournant ?

FV : Parfaitement, à partir de ce jour j'ai cherché à analyser l'obscénité de ce monde, pourquoi certains ont voulu le détruire, quels sont les rapports de force mondiaux qui ont provoqué sa fin et, enfin, comment continuer à vivre. J'ai donc commencé par partir en Afghanistan, où j'ai constaté à mon grand désarroi que les fonds internationaux destinés aux populations locales n'étaient jamais utilisés dans de réels projets éducatifs ou sociaux, mais enrichissaient toujours les mêmes consultants occidentaux venus au chevet de ces zones de conflit créées artificiellement. Je me suis donc ensuite intéressée au nerf de la guerre : l'argent, cherchant à comprendre comment lui avait-on laissé prendre le pouvoir.

JFR : Effectivement, pour expliquer le grand déséquilibre actuel, vous n'hésitez pas à démontrer la responsabilité de la finance mondiale, mais est-ce aussi simple que cela ?

FV : Non, il s'agit plutôt d'un système global, dont la finance, comme la technologie, n'est qu'un outil. Mon investigation sur le monde financier était simplement un moyen en tant qu'écrivain de comprendre qui gouvernait le monde. Mais derrière ces outils il y a bien une décision humaine qui consiste à penser que le progrès de l'humanité n'existe que par la croissance économique. C'est selon moi une vision pervertie du progrès que l'on a installée dans la tête des gens. Car si vouloir s'élever, progresser, améliorer ses conditions de vie s'inscrit au plus profond de la nature humaine, réduire cet instinct de croissance à une dimension purement matérielle est une hérésie.

JFR : Ne faut-il pas cependant distinguer deux mondes : au nord des populations qui bénéficient déjà de tous les biens et dont la "surcroissance" a des incidences sur la planète, et au sud des pays qui aspirent légitimement à une amélioration de leurs conditions matérielles ?

FV : Au-delà des clivages Nord-Sud, il faut bien sûr distinguer les bienfaits d'une croissance économique naturelle, liée à un meilleur niveau d'éducation et apportant une évolution des sociétés, et les dommages d'une croissance artificielle dopée aux crédits. La perversion est née à partir du moment où, dans les années 1960, les dirigeants politiques de ces sociétés dites "développées" se sont rendu compte qu'il fallait, pour maintenir les indicateurs économiques, créer une croissance basée sur l'endettement et ont indirectement préempté la nature.

“J’ai alors réalisé que mon rôle d’auteur était d’aller chercher ces petites flammes de vie qui se battent contre ces forces de mort. Elles sont partout, et pourtant pas un média ne s’intéresse à ces histoires.”

Je ne dis pas qu’il s’agissait d’un plan machiavélique, il y avait sans doute des enjeux électoraux d’une part, et de l’autre une certaine addiction des populations à cette surconsommation. Le résultat est là.

JFR : Face à ce grand déséquilibre, votre travail consiste donc à chercher des pistes pour changer le monde et à les faire connaître ?

FV : Oui, le fait d’avoir assisté depuis les premières loges à la fin d’un monde m’incite à réfléchir à des solutions pour en créer un nouveau. Si mon analyse sur la finance, la politique, les médias et leurs liens étroits m’était nécessaire, elle m’a finalement amenée à me concentrer sur la face sombre du monde. J’ai alors réalisé que cette focalisation ne menait à rien et que mon rôle d’auteur était d’aller chercher ces petites flammes de vie qui se battent contre ces forces de mort. Elles sont partout, et pourtant pas un média ne s’intéresse à ces histoires. C’est un non-sens absolu.

JFR : Parmi ces initiatives, quelles sont celles qui vous ont le plus marquée ?

FV : Je pense à une initiative magique réalisée en Colombie. Il y a huit ans, le gouvernement est enlisé dans l’interminable conflit avec les FARC qui recrutent parmi la jeunesse du pays, en jouant notamment sur les valeurs catholiques et familiales. Il décide de mandater l’un des plus grands publicitaires du pays pour inciter les jeunes soldats à se démobiliser.

En pleine période de l’Avent, déjà propice à la démobilisation, l’un des juniors de l’équipe a alors l’idée géniale de faire installer par l’armée au cœur de la jungle des guirlandes éclairantes qui, au passage des troupes, s’illuminent avec le message suivant : “Si Noël est capable de venir jusqu’ici, tu peux rentrer chez toi, on t’attend.”

Par ailleurs, les publicitaires impliquent les villageois dans une autre opération consistant à envoyer par les rivières des cadeaux flottants ! Dans les deux cas, c’est une manière pour les familles de dire à leurs enfants partis combattre qu’elles ne les oublient pas, leur pardonnent, et qu’ils peuvent rentrer à la maison !

Résultat, aujourd’hui, sur 20 000 soldats, 17 000 ont abandonné les rangs des FARC. Cette initiative démontre à quel point un symbole de l’économie capitaliste comme la publicité peut servir une cause majeure. Encore une fois, ce n’est pas l’outil qui importe mais bien l’intention qui se trouve derrière.

JFR : Vous êtes toujours en quête de personnalités prêtes à changer le monde, vous en avez rencontré une en Islande, racontez-nous...

FV : Effectivement, l’Islande était un pays hors des radars géopolitiques jusqu’à l’affaire des Panama Papers, impliquant son Premier ministre et plusieurs membres du gouvernement. Cette île au milieu de nulle part est en fait un précipité du système dans lequel nous vivons : hier encore basée sur l’agriculture, l’économie islandaise a rapidement basculé vers une économie techniciste reposant sur un système bancaire débridé, lui-même basé sur des crédits accordés par la finance mondiale au regard des importantes ressources géothermiques de l’île. Or, en 2008 ce système explose. Le peuple islandais ruiné remet alors largement en question la classe dirigeante qui a conduit le pays à la faillite. Des élections sont organisées, 14 partis se créent, le gouvernement démissionne, une soixantaine de banquiers sont jugés et emprisonnés. Après référendum, le président de la République refuse de rembourser la dette nationale, une première mondiale. La Constitution est réécrite par les citoyens, sur Internet. Émerge alors de ce nouveau paysage politique une femme, Birgitta Jónsdóttir. Punk et poétesse, à mille lieues des cercles de pouvoir habituels, elle base son

programme sur un maximum de démocratie directe, de liberté d’expression, d’indépendance économique. Loin d’être celle d’une illuminée, cette nouvelle façon d’envisager une politique dans laquelle les citoyens prennent le pouvoir rencontre un énorme succès : son parti, le Parti pirate, est crédité de plus de 33 % d’intentions de vote pour les prochaines élections législatives d’octobre 2016. Un symbole très fort de réelle démocratie ! Le changement est souvent initié par des individus comme Birgitta, ou encore comme Aaron Swartz, prodige américain de l’informatique qui s’est suicidé à 26 ans après avoir développé des fonctionnalités de l’Internet dont on se sert encore aujourd’hui. Il militait pour que la technologie “libère” la démocratie de l’influence de l’argent, avant d’être stoppé par les autorités américaines. Je prépare un livre sur cette histoire encore trop peu relatée.

JFR : Finalement, ces marqueurs de changement naissent un peu partout à travers la planète. Parlez-nous du dernier documentaire que vous avez tourné en Indonésie.

FV : À Bali, j’ai suivi deux jeunes filles qui, alors âgées de 11 et 13 ans, ont démarré une initiative visant à bannir les sacs plastique de l’île. Véritable fléau, ces déchets ravagent l’environnement, portent atteinte à la santé de la population et, à terme, font fuir les touristes, base de l’économie du pays. À travers une pétition relayée sur les réseaux sociaux et différents événements de mobilisation spontanée, elles ont tenté de faire réagir le gouverneur du pays, sans résultat. Jusqu’au jour où, à la suite d’un voyage en Inde qui les amène à découvrir le travail de mobilisation des foules mené par Gandhi, les deux fillettes décident d’entamer une grève de la faim. Cette fois largement reprise sur la Toile et dans les médias, l’action porte ses fruits. Après trois jours de jeûne, le gouverneur les reçoit et annonce un programme d’arrêt de la production et de l’utilisation des sacs plastique

sur l’île d’ici à 2018. Ce dénouement encourageant a eu un effet boule de neige, et aujourd’hui les projets environnementaux bourgeonnent un peu partout à Bali, à l’image de la Green School (dont sont issues ces deux jeunes filles) qui base l’éducation sur les défis contemporains, la pensée critique et la prise de risques. Bali est une poche de résistance et d’expérimentation !

JFR : Quelles réflexions ces différentes histoires vous inspirent-elles sur l’avenir de la planète ?

FV : Premier constat : l’urgence dans laquelle nous nous trouvons pour changer les choses, et, à ce titre, le voyageur ne peut plus se contenter d’être passif. Il faut aller à la rencontre de ces initiatives. Ensuite, face à cette situation d’urgence, il existe de nombreuses réponses et si personne n’a LA solution pour changer le monde, nombreux sont celles et ceux qui tentent d’apporter la leur. Ainsi, si je me suis d’abord intéressée aux actions menées par des personnalités reconnues (un grand professeur d’Harvard qui se bat contre la corruption aux États-Unis, un cosmologue qui ouvre les portes des plus grandes écoles scientifiques aux “cerveaux” africains, cette équipe de publicitaires hors pair en Colombie), je suis aujourd’hui convaincue de la force des initiatives à l’échelle locale, comme celle de Melati et Isabel, ces jeunes filles balinaises. Je constate aussi que toutes ces personnalités ont en commun l’ingéniosité, le courage, l’énergie et le sens du possible. Elles partagent également la joie et le jeu de construire quelque chose de nouveau. Par ailleurs, tous, même les plus jeunes, ont su résoudre leurs problèmes d’ego ou en tout cas les identifier comme principal frein au changement. Enfin, de toutes ces rencontres, je retiens une réflexion de John Hardy, fondateur de la Green School, homme hors norme qui a une vision de constructeur, notamment dans sa façon de “nourrir” les enfants d’une autre forme d’éducation que celle dispensée dans les écoles de commerce

“Je suis aujourd’hui convaincue de la force des initiatives à l’échelle locale, comme celle de Melati et Isabel, ces jeunes filles balinaises [...] qui ont démarré une initiative visant à bannir les sacs plastique de l’île.”

par exemple: “La pensée occidentale raisonne en termes de boîtes. Dès la naissance on vous met dans un lit qui ressemble à une boîte, l’école est une boîte fermée, on vit dans des boîtes, on travaille dans une boîte et l’on finit... dans une boîte.” Son raisonnement pour changer le monde commence par bannir ces réflexes. La Green School ne comporte aucun mur ni fenêtre. Cela peut paraître symbolique mais démontre un état d’esprit totalement réfractaire à toute entrave à la pensée.

JFR: Quel est votre prochain projet pour changer la planète?

FV: Je rêve de réaliser un long-métrage sur ces enfants qui changent le monde, leur monde. Je souhaite partager leurs initiatives qui fédèrent déjà énormément la jeunesse, et présenter à nos propres enfants ces histoires afin de leur offrir d’autres modèles d’avenir que celui du football ou, pire, du djihadisme. J’aimerais leur transmettre l’idée qu’ils doivent apprendre à s’adapter. Je m’adresse aux enfants car, malheureusement, les adultes résisteront toujours à l’idée du changement. Nous sommes dans la plupart des cas trop programmés pour réussir à sortir de notre boîte, de nos certitudes. Nous n’avons pas un problème de modèle économique, ni même de démocratie, mais de représentation, de culture. La bataille se tient bel et bien auprès de ceux qui feront et font déjà le monde de demain. Il faut les aider.”

8 DESTINATIONS POUR CHANGER LE MONDE

À Bali : s’inspirer de la première école “green”
Faite de bambous cultivés localement, la Green School, l’école la plus écolo au monde, est l’une des expériences les plus intéressantes en matière d’éducation holistique. Des visites sont organisées.
www.greenschool.org

En Thaïlande : revenir à l’artisanat de l’indigo
Au Nord, à Sakon Nakhon, la “ville de l’indigo”, le voyageur est accueilli pour deux jours d’immersion chez des artisans spécialistes de la fameuse teinture et du tissage à l’ancienne.
www.verylocaltrip.com

En Jordanie : aider à recycler le plastique
Au sud de la mer Morte, dans une région où la population est discriminée pour la couleur de sa peau, visite du village de Ghor Al Mazra’a qui valorise les traditions rurales : participation à des cours de broderie, fabrication de jouets à partir de déchets de plastique.
www.zikrainitiative.org

En Colombie : soutenir la scène locale
À Carthagène, l’association Ciudad Movil, centre culturel indépendant spécialisé dans la danse contemporaine, met en contact les voyageurs avec danseurs et musiciens. Cours de salsa et de zumba.

En Palestine : randonner au nom de la paix
Le sentier d’Abraham suit les pas du père du judaïsme, du christianisme et de l’islam. À travers une route touristique ponctuée d’étapes (hébergement chez l’habitant), le circuit permet de soutenir l’économie locale.
www.abrahampath.org

Au Japon : soutenir les bénéfiques du “locavorisme”
Sur l’île d’Awaji, vivre l’expérience du travail à la ferme dans une école de reconversion à l’agriculture en compagnie d’anciens “salarymen” de Tokyo. Visite du marché et déjeuner avec l’association Pasona.

Au Guatemala : échanger avec d’anciens guérilleros
Plonger dans le quotidien d’ex-guérilleros formés par l’association Nuevo Horizonte aux métiers de l’agriculture.
coopnuevohorizonte.org

À Bethléem : parler d’avenir au pied du mur
Partager un repas avec l’association W’Am qui œuvre pour la paix : discussion sans langue de bois, ni extrémisme, pour mieux comprendre les enjeux. Nuit possible dans une famille du camp de réfugiés voisin.
www.alastah.org

La plupart de ces projets sont soutenus et suivis par Insolites Bâtisseurs, la fondation de Voyageurs du Monde.
www.fondation-insolitesbâtisseurs.com



La Green School à Bali, l’école la plus écolo au monde, reçoit les voyageurs pour les initier à son concept.